
Journalisme et création romanesque en Nouvelle-Angleterre francophone, 1875-1936

André Senécal
Department of Romance Languages
University of Vermont

Jeanne la fileuse, d'Honoré Beaugrand, *Les deux testaments*, d'Anna Duval-Thibault, *Bélanger ou l'histoire d'un crime*, de Georges Crépeau, *Mirbah*, d'Emma Port-Joli, *Un revenant*, de Rémi Tremblay, *La jeune Franco-Américaine*, d'Alberte Gastonguay, *Canuck*, de Camille Lessard, *L'innocente victime*, d'Adélarde Lambert: le roman québéco-américain de langue française se résume à ces huit titres publiés entre 1875 et 1936. Encore faudrait-il éliminer trois de ces volumes. Depuis la publication de *La littérature française de Nouvelle-Angleterre* de sœur Mary-Carmel Therriault en 1946 (voir en particulier p. 233-245), on compte *Bélanger ou l'histoire d'un crime* de Georges Crépeau parmi les romans¹. Ce texte n'a pas la longueur d'un roman et il ne se réclame pas de l'esthétique du genre, même si nous parlons d'un feuilleton. Il s'agirait plutôt de l'ébauche d'une nouvelle. *Un revenant* et *L'innocente victime* sont de la plume de Québécois qui ont séjourné aux États-Unis assez longtemps pour mériter le nom de Québéco-Américains. De plus, admettons que la trame événementielle de ces deux récits évoque bel et bien des détails historiques de la guerre de Sécession ou des Petits

1. À titre d'exemple, voir Chartier (1980).

Canadas. Écrits au Canada maintes années après le retour de leur auteur au pays, destinés au public canadien (*La Patrie* offre *Un revenant* à ses lecteurs de 1884; *Le Droit* d'Ottawa publie *L'innocente victime* en 1936), ces deux titres ne sont pas des romans québéco-américains. Le roman francophone de la Nouvelle-Angleterre se résume donc à cinq titres échelonnés sur une période de plus d'un demi-siècle. Cette pénurie nous force à remettre en question l'existence même d'un roman québéco-américain. Sommes-nous en présence d'un roman ou de romanciers québéco-américains ? Au fond, cette question est moins importante que celles-ci : L'univers romanesque des cinq auteurs reflète-t-il l'expérience québéco-américaine ? Et quelle est cette expérience québéco-américaine ?

On oublie trop vite ce que fut cette société précaire qui vécut le temps de trois générations en symbiose avec le Québec de Mercier, de Gouin et de Taschereau. En 1875, au moment où Honoré Beaugrand publie *Jeanne la fileuse*, on compte moins d'un demi-million de Québéco-Américains regroupés dans les grands centres urbains de l'État de New York et de la Nouvelle-Angleterre. En 1936, l'année où on publie le dernier roman, *Canuck*, à l'époque où Jack Kerouac et Grace Metalious apprennent leur catéchisme, la population des Petits Canadas s'élève à un peu plus d'un million². Ce chiffre considérable peut nous égarer. Nous sommes sept ans après l'affaire de *La Sentinelle*, sept ans avant l'entrée en guerre des États-Unis. Ces deux dates fatidiques ponctuent l'évanouissement du fait francophone en Nouvelle-Angleterre. Persécuté par le racisme catholico-irlandais, sapé par le cancer sourd de l'assimilation, processus que la Grande Guerre accélérera grandement, le fait francophone en Nouvelle-Angleterre fut l'histoire de trois générations. La brièveté de ce printemps sans suite ne doit pas nous laisser sous-estimer son ampleur et sa vivacité. En 1910, apogée du phénomène, on comptait en Nouvelle-Angleterre 202 paroisses et 101 missions francophones desservies par 432 prêtres d'origine canadienne-française. Plus de 2 000 sœurs et frères enseignaient le *Catéchisme de Québec* et l'histoire du Canada à 55 000 élèves, alors que 3 500 Québéco-Américains poursuivaient leur cours classique dans les collèges de la

2. Pour la quantification de l'émigration québécoise aux États-Unis, on consultera Yolande Lavoie (1972, 1981).

province de Québec³. Pourtant ces statistiques insoupçonnées nous parlent d'une mince élite, d'un phénomène aberrant. Cette élite rejoignait-elle les masses laborieuses, les centaines de milliers de Québéco-Américains qui travaillaient dans les filatures de Lowell, de Manchester, de Fall River, de Holyoke ? De quelle culture cette classe ouvrière se réclamait-elle ? Invoquait-elle le même Dieu que ses prêtres ? Lisait-elle les mêmes livres que ses médecins ? Avait-elle les mêmes divertissements que ses dentistes et ses pharmaciens ? Sa vision du monde et ses intérêts de classe coïncidaient-ils avec ceux des travailleurs intellectuels, en particulier des journalistes et des maîtresses d'école qui ont écrit les cinq romans dont nous parlons ? Tout est là.

Ce qui nous intéresse, c'est la position que chaque auteur a choisi d'occuper pour analyser la société québéco-américaine de son temps, position qui deviendra évidente si nous notons les deux caractéristiques essentielles des œuvres :

- 1) Fait remarquable, le roman québéco-américain est un roman féminin. Non seulement quatre des cinq titres furent-ils écrits par des femmes, mais leur référence dominante est l'apprentissage de la féminité et les rapports entre pouvoir et sexualité.
- 2) Le roman est québéco-américain non pas parce qu'il traduit la réalité sociale québéco-américaine, c'est-à-dire celle d'une population ouvrière sans pouvoir et de culture populaire, mais parce qu'il accuse les intérêts de classe d'une mince élite transplantée aux États-Unis.

Le roman québéco-américain ne s'adresse pas à une réalité sociale contingente, mais bien à un ensemble d'idéaux et de valeurs qui relèvent d'un subjectivisme de classe, qui ne colle pas à la réalité historique. Un seul roman, *Canuck*, le tout dernier, provient de l'observation du vécu. Lessard est l'unique auteur à avoir pu traduire dans l'univers romanesque la réalité sociale dont elle était témoin. Ce roman, qui n'est pas sans extravagances héritées du feuilleton, nous plonge dans le quotidien de

3. Voir Desrosiers et Fournet (1911, en particulier p. 229-231). Pour obtenir de plus amples renseignements sur l'effectif québéco-américain des collèges classiques, on consultera l'œuvre capitale de Claude Galarneau (1978).

la famille Labranche de Lowell, au Massachusetts. Il décrit l'âpre vie du Québéco-Américain typique : les journées éreintantes de familles entières happées dès l'aube par l'usine. Ces détails de vie révèlent déjà l'univers que décriront Tamara Hareven et Randolph Langenbach (1978) dans *Amoskeag*. Les scènes de Lessard témoignent indubitablement d'un lieu, d'un moment. En même temps, elles ressemblent étrangement aux tableaux des Valleyfield ou des Drummondville du temps. Le vrai historique de Camille Lessard ou des informateurs de Tamara Hareven correspond à celui des Québécois que Jacques Rouillard (1974), Fernand Harvey (1978) ou Terry Copp (1974) ont décrit.

On retrouvera des détails de la vie des filatures ou du quotidien domestique des Québéco-Américains dans *Mirbah*, d'Emma Port-Joli, ou dans *Jeanne la fileuse*, d'Honoré Beaugrand. Ces détails sont fugitifs ou ils sont collés à l'intrigue romanesque. Ils se greffent au roman plutôt qu'ils le définissent. Beaugrand a beau nous renvoyer à la classe ouvrière – « l'émigration dont nous voulons parler ici, c'est l'émigration de la misère et de la faim » (p. 168) –, il n'en est rien. Dans une œuvre qu'il décrit lui-même comme étant « moins un roman qu'un pamphlet », l'auteur ne brosse pas une fresque épique de l'exode ; il offre une analyse politique et idéologique de la nouvelle Confédération canadienne et de ses maux (voir Senécal, 1983). Ce livre d'un des grands chefs de file des rouges est un tract destiné à la défense de l'émigré et du système économique auquel il participait. Muni des statistiques et des épithètes gonflées du promoteur, Beaugrand nous donne une histoire de la ville de Fall River et du progrès des émigrés. Jeanne Girard, qui parfois devient le regard et la voix de Beaugrand, est une héroïne québéco-américaine invraisemblable. Éduquée par les sœurs, destinée à l'élite, elle deviendra, après son bref séjour de Cendrillon dans les filatures, la femme d'un des piliers de l'aristocratie foncière de Lavaltrie. Même à titre de témoin savant, Jeanne « la fileuse » ressemble à lady Durham plutôt qu'à mère Gamelin.

On retrouvera le même amalgame de la documentation du promoteur et des préoccupations d'une femme de qualité dans *Mirbah*, roman où l'auteur allie des passages qui ressemblent à une monographie paroissiale avec les observations d'une héroïne sauvée, donc exclue, du milieu abject des filatures. En voyant Amélie Rodier, le contremaître alsacien de l'usine Skinner reconnaît tout de suite, à ses doigts fins, une

élève des Ursulines ; il a soin de soustraire cette créature racée à l'environnement sale, brutal, souvent immoral, des « salons » de cardage. Au fond, ces personnages témoins sont des reines de France momentanément égarées dans une cour des miracles.

Le roman québéco-américain reflète peu l'expérience du Québéco-Américain. Il traduit plutôt l'idéologie de classe de ses auteurs. Il nous faut, pour les besoins de la cause, élargir le concept de classe. Cette narration romanesque n'appartient pas seulement au grand discours ultramontain de la survivance et à la moralité victorienne de la bourgeoisie catholique ; elle est aussi et surtout un discours de femmes, de femmes qui souscrivent au grand discours ultramontain de la survivance et à la moralité victorienne, bien sûr, mais surtout de femmes qui sont conscientes de leur rôle social défini par la biologie. Ces auteurs représentent non seulement la bourgeoisie des professionnels, mais aussi la solidarité des femmes. En cela, ce roman est absolument fascinant parce qu'il révèle sur la conscience de classe de la femme québéco-américaine instruite et, en même temps, de la femme québécoise. Car, toutes deux ne font qu'une, ces femmes auteurs étant nées et ayant fait leur apprentissage de la vie au Québec. Ces romancières sont donc les sœurs de Laure Conan, d'Éva Senécal et de Gaëtane de Montreuil. Précieux témoignages que les leurs si on compte le peu d'auteurs féminins de l'époque.

Les images de la femme dans ces romans proviennent de deux problématiques : le pouvoir et la sexualité. Le pouvoir est mis en cause par le biais des thèmes du mariage forcé, de l'héritage et de la violence maritale. Le titre du roman de Lambert, *L'innocente victime*, résume parfaitement le portrait de la femme qui se dégage de ces thèmes. La sexualité, elle, est explorée par l'intermédiaire des interdits et de leurs conséquences sociales. Que la femme s'abandonne à ses appétits charnels, qu'elle se mal marie, qu'elle devienne fille-mère, qu'elle succombe aux machinations de l'homme-serpent, elle sera précipitée dans le gouffre de l'ignominie et dans les affres effarantes de l'indigence et de l'immoralité de la condition ouvrière.

Les valeurs principales qui servent de références à ces romancières sont celles de la bourgeoisie bien-pensante victorienne, vision du monde que Philippa Levine (1987) a très bien cernée dans le chapitre « Mariage

et moralité» de son livre *Victorian Feminism* (p. 129-155). Le rôle social de l'homme et celui de la femme sont déterminés par leur biologie. La femme accuse une sexualité en attente qui ne sera éveillée que par l'instinct procréateur aiguillonné (c'est peut-être trop dire) par la sexualité irrépessible du mâle. Le rôle de la femme est passif, réticent dans la respectabilité qui est l'instinct des bien-nées. Cette vision de la femme est tout à fait celle qu'Alberte Gastonguay offre de la fille franco-américaine dans *La jeune Franco-Américaine*. Le portrait de Jeanne Lacombe qui «se conserve» grâce à la prière et à son ascendance québéco-américaine est irremplaçable. On pourra dire que cette femme domine sa sexualité et qu'elle sort indemne des périls initiatiques de l'adolescence. En récompense, elle gagne non seulement le paradis, mais la respectabilité et l'identité ethnique : elle est catholique et franco-américaine. Ici, nous ne sommes pas loin du programme idéologique de *La mère canadienne et son enfant* où l'appel à la race côtoie l'hygiène bourgeoise. Derrière les langes et le protocole chaste et sain qui doit régler l'instinct maternel, on trouve tout un programme idéologique qui définit la respectabilité victorienne. Ce code de respectabilité, basé sur la valeur et sur l'importance déterminante de la moralité, c'est-à-dire du comportement sexuel, assigne à l'homme et à la femme leur sphère propre, mais, et c'est tout aussi important, il sépare la femme ouvrière de la femme bourgeoise. La respectabilité est donc un signe d'élection, un signifiant qui confond pureté sexuelle et pureté sociale et, pour la Québéco-Américaine engagée dans le combat de la survivance, pureté raciale. La référence dominante de l'auteur de *La jeune Franco-Américaine* est un ensemble d'idéaux et de valeurs qui relèvent d'un subjectivisme de classe. L'objection n'est pas que cette référence soit chimère, mais qu'elle ne recouvre qu'une partie infinitésimale de la réalité québéco-américaine. Le modèle idéal de la féminité que Mme Gastonguay-Sasseville propose ne renvoie pas aux *tenement houses* des Petits Canadas, à ces familles grouillantes qui vivaient dans une unique chambre où mijotaient la violence et la bestialité. Il renvoie à l'idéal féminin d'Henri Bourassa.

Le roman d'Alberte Gastonguay-Sasseville reste un curieux et unique traité qu'on rangera avec *Albert ou l'orphelin catholique*, de Thomas. *Les deux testaments*, d'Anna Duval-Thibault, et *Mirbah*, d'Emma Port-Joli, eux, colportent d'autres modèles de féminité. Ils

sont sans aucun doute nos premiers romans féministes. C'est leur imaginaire et la cohésion de leurs héroïnes face à l'homme qui les rendent significatifs. Dans les deux romans, le thème principal est celui de l'inviolabilité du choix sexuel de la femme auquel sont reliés son rôle et son statut social de même que son succès matériel. La liberté de la femme est contrainte par un homme inique qui veut substituer au choix libre le mariage forcé et tout un système de valeurs contaminées par l'argent et un pouvoir désordonné. Dans *Les deux testaments*, l'abus de la femme prend la forme d'une persécution psychologique. C'est l'histoire de la revanche d'une mère, jetée dans le lit d'un Tartuffe par son père simoniaque. Plus tard, initiée au pouvoir de la sexualité, de l'argent et du système légal qui le régit, l'épouse de force formera avec sa fille une sororité. Alliées contre l'homme inique, déterminées à promouvoir une moralité féminine (l'amour-passion, l'estime de l'homme basée sur sa vertu et non pas sur sa richesse matérielle), les deux femmes réussiront à instaurer un nouvel ordre qui exemplifie l'éthique féminine, associée d'ailleurs avec les véritables leçons du christianisme.

Mirbah, d'Emma Port-Joli, va plus loin dans ses revendications. L'héroïne se rachète et épouse (en messe basse, cela va sans dire) le père de son enfant, un caissier pauvre mais probe qu'elle aime d'un amour vrai. Ce mariage lui attire la vengeance démoniaque de son tuteur qui compromet le couple et poursuit l'héroïne jusque dans la folie. Sauvée de la déchéance sociale par l'intervention des religieuses d'un couvent qui recueillent son poupon et qui intercèdent pour elle auprès de l'Église et de l'État – on pensera ici au rôle de la profession religieuse tel que Marta Danylewycz (1988) l'a révélé –, l'héroïne ne peut échapper à la tutelle de son oncle bourreau qui torture et ruine sa nièce. Dans le refuge de sa folie, cette femme bafouée attaquera non seulement les hommes dont elle est la victime, mais Dieu, l'homme-fils dont elle réduit le *Pater* à une parodie, à un *credo* communard. La femme de *Mirbah*, roman extraordinaire, a recours à une supériorité morale pour s'affranchir de tout, du servage matrimonial, des lois et même, dans sa folie, de Dieu.

Ces deux romans montrent l'institution familiale, l'autorité patriarcale et, par extension, le magistère de l'Église et les lois de la société comme des sources majeures de l'oppression des femmes. L'affranchissement dans ces romans n'est pas total. Le texte chiffré se conforme au

codage de la société; aux dernières pages de *Mirbah*, par exemple, on lit en lettres majuscules une fin édifiante qui donne une leçon des plus orthodoxes: «REPENTIR, GRÂCE, PARDON». Cette conclusion n'enlève rien au message subversif qui la précède.

Le roman québéco-américain est en fait, nous l'avons trop suggéré, un roman québécois. À ce titre, son intérêt principal se résume à deux thèmes: son idéologie de classe et son féminisme, thèmes qui se conjuguent. Ce roman est, pour parodier Belleau (1980), fictif: il adopte comme référence dominante une idéologie, c'est-à-dire «un ensemble d'idéaux, de valeurs, de principes ou même de théories qui sont en apparence explicatifs de la «société» tout entière sinon du monde, mais qui relèvent en fait d'un subjectivisme de classe» (Zéraffa, 1976, p. 47), une idéologie qui masque l'histoire. C'est pour cette raison que, du point de vue québéco-américain, ce roman, excepté *Canuck*, est doublement fictif. Le véritable roman québéco-américain sera écrit par la prochaine génération. On peut le lire, en anglais, dans la révolution tranquille de Grace Metalious ou dans le continent perdu de Jack Kerouac.

Bibliographie

- Beaugrand, Honoré (1878), *Jeanne la fileuse. Épisode de l'émigration franco-canadienne aux États-Unis*, Fall River, Massachusetts, [s. éd.], 188 p. Le roman aurait été publié en feuilleton dans *La République* de Fall River en 1875. L'édition la plus récente est celle qu'a présentée et préparée Roger Le Moine, Montréal, Fides, 1980, 312 p.
- Belleau, André (1980), *Le romancier fictif. Essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, Québec, PUQ, 155 p.
- Chartier, Armand (1980), « Pour une problématique de l'histoire littéraire franco-américaine », dans Claire Quintal et André Vachon (dir.), *Situation de la recherche sur la Franco-Américanité*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, p. 81-100.
- Copp, Terry (1974), *The Anatomy of Poverty: The Condition of the Working Class in Montreal, 1897-1929*, Toronto, McClelland and Stewart, 192 p.
- Crépeau, Georges (1892), *Bélangier ou l'histoire d'un crime*, en feuilleton dans *L'Étoile*, Lowell, Massachusetts. Édition la plus récente : Bedford, New Hampshire, National Materials Development Center for French, 1979, 49 p.
- Danylewycz, Marta (1988), *Profession religieuse. Un choix pour les Québécoises, 1840-1920*, Montréal, Boréal, 246 p.
- Desrosiers, Louis-Joseph-Adélar, et Pierre-Auguste Fournet (1911), *La race française en Amérique*, 2^e éd. augm., Montréal, Beauchemin, 306 p.
- Duval-Thibault, Anna (1888), *Les deux testaments*, en feuilleton dans *L'Indépendant*, Fall River, Massachusetts. Publié également en volume la même année, Fall River, [s. éd.]. Édition la plus récente : Bedford, New Hampshire, National Materials Development Center for French, [1979], 204 p.
- Galarneau, Claude (1978), *Les collèges classiques au Canada français (1620-1970)*, Montréal, Fides, 287 p.
- Gastonguay, Alberte (1933), *La jeune Franco-Américaine*, Lewiston, Maine, [s. éd.], 65 p.
- Hareven, Tamara, et Randolph Langenbach (1978), *Amoskeag: Life and Work in an American Factory-City*, New York, Pantheon Books, 395 p.
- Harvey, Fernand (1978), *Révolution industrielle et travailleurs : une enquête sur les rapports entre le capital et le travail au Québec à la fin du 19^e siècle*, Montréal, Boréal Express, 347 p.
- Lambert, Adélar (1936), *L'innocente victime*, en feuilleton dans *Le Droit*, Ottawa. Édition la plus récente (la seule reliée) : Bedford, New Hampshire, National Materials Development Center for French, 1980, 82 p.
- Lavoie, Yolande (1972), *L'émigration des Canadiens aux États-Unis avant 1930. Mesure du phénomène*, Montréal, PUM, 87 p.
- Lavoie, Yolande (1981), *L'émigration des Québécois aux États-Unis de 1840 à 1930*, Québec, Éditeur officiel, 68 p.

- Lessard-Bissonnette, Camille [Liane] (1936), *Canuck*, Lewiston, Maine, Le Messenger. Édition la plus récente : Bedford, New Hampshire, National Materials Development Center for French, 1980, 119 p.
- Levine, Philippa (1987), *Victorian Feminism, 1850-1900*, Tallahassee, Florida, The Florida State University Press, 176 p.
- Port-Joli, Emma [Emma Dumas] (1910-1912), *Mirbah*, en feuilleton (dix fascicules) dans *La Justice*, Holyoke, Massachusetts. Édition la plus récente : Bedford, New Hampshire, National Materials Development Center for French, 1979, 247 p.
- Rouillard, Jacques (1974), *Les travailleurs du coton au Québec, 1900-1915*, Montréal, PUQ, 152 p.
- Senécal, André (1983), « The Economic and Political Ideas of Honoré Beaugrand in « Jeanne la fileuse » », dans *Quebec Studies*, 1, p. 200-207.
- Therriault, sœur Mary-Carmel (1946), *La littérature française de Nouvelle-Angleterre*, Montréal, Fides, 324 p.
- Tremblay, Rémi (1884), *Un revenant. Épisode de la guerre de Sécession aux États-Unis*, en feuilleton dans *La Patrie*, 8 septembre-20 novembre, Montréal, Typographie de « La Patrie ». Édition la plus récente : Bedford, New Hampshire, National Materials Development Center for French, 1980, 348 p.
- Zéraffa, Michel (1976), *Roman et société*, Paris, PUF, 183 p.